

Dieu a toujours raison

essai de spiritualité

© L'Harmattan, 2002 .
ISBN : 2-7475-3380-8

Guy LECLERCQ

Dieu a toujours raison

essai de spiritualité

L'Harmattan
5-7, rue de l'École-Polytechnique
75005 Paris
FRANCE

L'Harmattan Hongrie
Hargita u. 3
1026 Budapest
HONGRIE

L'Harmattan Italia
Via Bava, 37
10214 Torino
ITALIE

A celle avec qui je partage les bons.....
et les moins bons jours.

Quand donc viendra ce qui est parfait, ce qui est imparfait disparaîtra.

Lorsque j'étais un enfant, je parlais en enfant, je pensais en enfant, je raisonnais en enfant ; une fois devenu homme, j'ai fait disparaître ce qui était de l'enfant.

Saint Paul 1ère lettre aux corinthiens
(ch.13 v.10 et 11)

Enfance

L'hiver me paraît long. Il me pèse comme cette journée sans soleil, où la pluie coule sans but, comme si elle n'avait rien d'autre à faire. Elle tombe lisse comme par paresse ou lassitude ou ennui. Pourtant Mars est avancé, on devine les prémices des beaux jours à des petits riens. Les oiseaux chantent maintenant et puis le soir se fait attendre.

Le temps me glisse entre les doigts comme cette eau. Depuis longtemps déjà j'ai la très nette impression de ne rien pouvoir saisir, ni même de ne rien pouvoir retenir. Je subis à mon corps défendant. J'ai pourtant l'impression d'avoir tout donné, de m'être battu. Mais rien ne me reste. J'ai goûté au désespoir, j'ai fréquenté la détresse, j'ai alimenté une révolte, j'ai encore nourri un sourd ressentiment et fomenté des vengeances. De tout cela, il ne me reste que des relents de cuisine froide. On ne s'habitue pas. Mais depuis aujourd'hui

je sais que se termine l'expérience que j'avais menée ici. C'est le banquier qui m'en a averti. D'ici à deux mois, il me faut trouver une solution que je n'ai pas. Plus je m'avance vers cette échéance ultime, plus je m'efforce de la considérer comme une délivrance, pour moi-même bien sûr mais aussi et surtout pour ma famille. Les mois qui viennent apporteront encore leur lot de souffrances, mais je ne veux plus quitter des yeux cette perspective : tout sera consommé.

Depuis huit ans déjà, je me pose des questions. Je n'ai pas eu de réponse. J'ai formulé des hypothèses dont je n'ai pu me satisfaire. Des amis ont osé des explications, je ne les ai pas comprises. Qu'a fait Dieu pendant tout ce temps, que me veut-il ? Pourquoi n'est-il pas venu à mon secours ?

Dans les vallées des Cévennes, on peut pressentir le gros temps. En automne, il s'annonce par un vent de sud un peu étouffant, c'est un souffle tiède, humide et oppressant qui vous enveloppe. Puis les nuages montent, serrés, s'engouffrent dans les saignées du relief pour ne plus en bouger. Ils escamotent la montagne contre laquelle ils viennent buter. Ils cherchent encore à s'échapper dans une atmosphère tourmentée. Et puis tout à coup, comme pris de frénésie, roulent les uns sur les autres en secouant l'air violemment. Ils libèrent alors des trombes d'eau dans le tonnerre qui fait un vacarme que la montagne décuple, et peu à peu, se vident de leur colère.

Enfin tout s'apaise, le calme revient, ils se font moins nombreux. Là-haut sur la montagne, ils disloquent leurs derniers accès de rage, et par une échancrure, laissent le soleil percer sous leur lassitude et leur ressentiment.

J'ai toujours aimé faire une lecture des événements de la nature. Il m'ont souvent entraîné beaucoup plus loin que je ne le souhaitais parfois, mais toujours quand je me livre à la méditation, avec une vertu pacifiante et curative. Elle est d'un tel ordonnancement même dans le désordre ! Et puis je suis un contemplatif impénitent. « On ne se refait pas ! » dirait ma mère.

Je n'ai pas encore le soleil dans les yeux, non, c'est tout

juste une lumière floue qui me parvient. Je n'ai pas encore invité la paix, c'est la révolte que je dédaigne. A quoi bon ! Je Lui ai tenu tant de raisonnement, crié tant de désespoir, hurlé tant de colère que j'en suis las.

Il arrive que l'on se violente parfois, je l'ai fait. Mais décidément cela m'a coûté tant que je suis guéri à jamais de cette ambition surhumaine de conjuguer faire avec des œuvres. Saint Jacques, je les laisse à d'autres, et je n'aspire rien moins qu'à paresser en rêvant délicieusement. Que voulez-vous, là je me retrouve. Mais laissez-moi vous convaincre. Qu'advierait-il, qu'advient-il de moi quand je me perds de mes œuvres, et quand dans ma chute j'entraîne les miens ? Quelle doit être ma prière quand la peine, le ressentiment, le regret, la colère ont chassé l'amour ? Cher Jacques, j'ai une révélation à vous faire, on ne peut vivre bien que pour ce que l'on est fait. Frère, si tu aimes et que tu ne fais rien, ça ne vaut pas ! Oh que la sentence me déplaît ! Voyez encore Saint François, celui-là Dieu sait que je l'aime, il entend : « va restaurer mon église qui tombe en ruine ». Ni une ni deux, la première chapelle abandonnée qu'il rencontre le voit gâcher du mortier et jouer de la truelle. Que de méprises, que de vérités élevées au rang de Vérité. L'Homme comprend bien mal, Dieu s'explique bien mal, et le doute s'installe qui sape toutes les convictions.

Mais à la réflexion j'en suis bien aise. Car ma Vérité a grandi depuis, je n'ai plus à me tenir de guingois sous le regard de Dieu, je l'ai émondée de celle des autres. Je n'ai plus à Lui témoigner mon amour, je n'ai plus qu'à chercher ou attendre le Sien. Je peux faire son procès, Lui crier ma révolte, je me reconnais en vérité.

Lorsque je me retourne, c'est une chose à laquelle je ne me résous pas volontiers, je ne peux m'empêcher de penser que j'aurai été non pas l'ouvrier de la dernière heure, mais plutôt un honnête ouvrier de onze à quatorze heures. Placé dans cette hypothèse, je me bâtis encore un avenir d'une dizaine d'heures. Ma femme me reconnaît un optimisme démesuré, c'est vrai que je me fais de plus en plus grimaçant

devant la glace quand je me rase, mais enfin s'il n'est plus permis de rêver...

Et pourtant à cette heure-ci je ne crains pas le regard de Dieu. Paradoxalement, c'était à l'heure où j'avais mis le harnais que les interrogations m'assaillaient. La colère et la révolte m'ont rendu vrai, non pas que je renie la sincérité de mon engagement premier, mais ma relation à Dieu ne fait plus référence à ce déchirement du cœur né de l'incompréhension d'un amour que l'on voudrait pour soi, en entier, tout de suite. Aujourd'hui, je ne suis plus suspendu à cet amour dans une douloureuse attente. Il viendra à son heure, et je me satisfais d'une adhésion désabusée et circonspecte.

De ma prime enfance, je n'ai rien gardé de marquant. Au milieu d'une nombreuse fratrie, à travers les difficultés matérielles sans nom et la mort de mon père, j'estime avoir eu la chance de me retrouver placé dans une sorte de cocon. De nombreux frères et sœurs me précédaient, et d'autres me suivaient. Je goûtais un confort affectif dans lequel je me glissais inconsciemment à cette époque comme on se love au creux d'un lit douillet. Pour autant que je me souviens, les années passèrent sans avoir prise sur moi. Et très peu d'événements marquèrent ma mémoire. Il s'agissait plutôt d'une satisfaction béate. Plongé dans l'anonymat familial, n'occupant pas un rang dont on pouvait exiger la prise de certaines responsabilités, je me laissais guider par les frères et la sœur qui me précédaient. Mes souvenirs sont marqués du coin de l'extraordinaire du moment. Quand je parle de souvenirs, j'entends bien précisément ceux que l'on peut situer et rejouer avec exactitude.

Il m'est possible par exemple et sans difficulté aucune de me revoir dans ce petit garçon qui marchait aux côtés de son frère aîné tous les soirs à la sortie de l'école pour assumer la corvée de pain. J'aimais l'entrée dans la boulangerie avec cette odeur chaude de pain qui en me prenant le nez me creusait l'estomac, et ce moment que je goûtais entre tous où la boulangère " marquait " sur son livre ce qu'elle nous donnait. Les miettes dorées étaient partout présentes sur le comptoir et dans son livre. Cent fois, mille

fois, à chaque fois elle répéta ce geste machinal de repousser la chapelure qui encombra sa page. Puis je la regardais écrire d'une oreille gourmande comme sa mine écrasait le sable de croûte de pain prisonnier sous la feuille de son agenda. Il me reste encore un certain soir d'hiver, sous une pluie battante que la tempête rendait plus importune. Je suivais mon frère au plus près, deux gros pains calés sous les bras. Il me prodiguait des encouragements de temps à autre, je recevais sa pèlerine dans la figure souvent. Je ne risquais pas de le lâcher, il était un endroit sinistre dans ma mémoire d'enfant que je redoutais par-dessus tout : le dépôt. Nous longions le cimetière, paradoxalement celui-là ne me faisait pas peur, mais tout ce que les chemins de fer avaient de matériel pouvait être entassé là. Les ténèbres et l'imaginaire aidant, les tas de traverses, de rails, et autres boulons représentaient pour moi l'épouvante. Mon frère tenait à ce raccourci, moi pas, mais il n'en sut jamais rien.

L'orage marqua aussi un jour ma mémoire de façon indélébile. J'étais au cinéma. C'était une salle de village, mais magnifique : de grandes tentures rouges, un plafond haut et mouluré, l'écran tout au fond, et les rangées de fauteuils couverts d'un velours rouge lui aussi, qui montaient en amphithéâtre sur les derniers rangs. Le dimanche après-midi, je grimpais avec mon frère, celui du pain, une volée de marches qui hissaient les clients jusqu'au petit hall où étaient affichées des photos du film de la semaine. Sur la gauche en entrant, un petit escalier raide permettait au gérant projectionniste de grimper dans son antre. Et sur la droite une toute petite guérite éclairée crue, dont on ne voyait sortir que les billets. Mais nous savions la porte ouverte sur le côté. Dans la cohue, mon frère se frayait un chemin et je le suivais. C'était facile, nous n'étions grands que d'une dizaine d'années. Nous nous tassions dans le coin tous les deux. Il suffisait d'attendre. Dans la guérite, un tout petit bout de femme perché sur un tabouret haut, cochant le plan de la salle au hasard de la billetterie. Quand enfin tous les spectateurs étaient entrés, elle reposait un gros crayon à grosse mine de

couleur bleue et rouge, superbe, une couleur de chaque côté, puis elle prenait une lampe de poche, rangeait ses affaires, fermait sa caisse à clef et nous entraînait vers la salle. La séance était tout juste commencée. Il fallait d'abord ouvrir une porte et ensuite écarter une lourde portière d'étoffe qui interdisait à la lumière d'entrer. L'image défilant déjà, je me sentais alors projeté dans l'intimité d'un monde irréel, chahuté par un son puissant et étouffé à la fois, absorbé par une odeur de poussière propre et de renfermé de nulle part. Merveilleux!

Ce dimanche-là, la projection fut interrompue. Du film je n'ai rien gardé. Mais je sais que nous attendîmes en vain quelque temps que l'électricité daigne revenir, jusqu'à ce que notre hôtesse annonce de sa voix stridente :

- La séance est annulée !

Nous avons donc quitté la salle obscure pour être jetés sur le trottoir dans une nuit noire comme du charbon. J'ai conservé de cette rupture du rite dominical un souvenir surréaliste d'accouchement prématuré au royaume des aveugles.

Mais au-delà de ces souvenirs imprimés de mes jeunes années baignées d'innocence, j'ai acquis dès le départ une confiance inébranlable dans mon environnement familial. Cela tenait du ressenti, de choses impalpables et indéfinissables qui vous tiennent droit. Mon père n'était plus là, la misère se faisait pressante, et pourtant rien, jamais rien n'est venu ébranler ma confiance. Aujourd'hui encore je ne saurais dire sur quoi elle s'appuyait. Je ne me résous pas à la ramener à une question de rigueur ou de moralité. Peut-être de devoir, mais je crois bien plus à l'amour que ma mère, mes frères et sœurs se sont témoignés. Oh ! ce n'était pas obligatoirement de ces choses qui se disent, peut-être n'en avaient-ils pas le temps, sûrement même. Mais il devait aussi s'y mêler cette satanée pudeur qui aujourd'hui dans notre siècle éclaté, dans notre monde libéré, nous empêche encore de dire, les yeux dans les yeux, tout notre contentement à l'être aimé. Malgré cela, la cellule familiale était pour moi

indestructible et jamais rien ne vint entamer cette impression que j'en avais.

Plus que le résultat d'une quelconque décision, quand l'évidence de l'existence de Dieu s'imposa dans ma vie, ce fut cette même confiance absolue que je Lui accordais, taillée dans le même bois. Cette structure d'accueil que j'avais imaginée, la vocation que je souhaitais lui voir donner, tout cela Dieu l'agréerait, j'étais sûr de son soutien. J'avais la foi, j'ai soulevé des montagnes. De ce coin des Cévennes abandonné, je me devais de construire et d'aménager un endroit où chacun pourrait trouver le repos, où la paix régnerait et où je l'espérais, s'épanouirait un climat fraternel. Je l'ai fait et proposé. Certes ce ne sont pas les difficultés qui ont manqué, mais encore une fois j'étais animé d'une telle certitude que rien, me semble-t-il, n'aurait pu s'y opposer.

Je n'étais pas bricoleur, je me suis fait maçon, plombier, couvreur. Rien ne me rebutait, rien ne me faisait peur. J'ai tout appris, très vite. Le chantier fut mené tambour battant. Un an plus tard, c'était prêt. Ce n'était pas fini, il fallait encore du temps pour que la nature panses ses cicatrices, que le vert reprenne ses droits, mais enfin l'infrastructure était prête. Je reçus des encouragements de ceux qui me rejoignirent cet été-là. Et puis dans les tous premiers jours de novembre de cette même année, un orage d'une force et d'une intensité exceptionnelles, que je n'ai jamais revu depuis et comme il ne s'en était peut-être pas vu depuis cinquante ans, détruisit la route d'accès qui datait de trois mois et ravagea le terrain. Aux côtés de Dieu, je m'interrogeais. Je ne Le questionnais pas.

Mon père pratiquait un socialisme du premier âge, pur et dur, qui se doublait d'un anticléricalisme radical. A l'époque l'un n'allait pas sans l'autre. Quant à ma mère, elle résumait toute sa spiritualité dans un raccourci audacieux :

- Le bon Dieu, j'y croirai quand je Le verrai !

Dieu n'avait donc aucune place chez nous..... et mon père eut droit à des funérailles religieuses. Alors, depuis que ces questions me touchent, je promène mon amertume sur

l'impuissance ou la faiblesse qui bride l'expression de notre liberté. La pression sociale est trop puissante, elle s'exerce à travers des rites et il faut être très fort pour s'y soustraire. Et puis, qu'est-ce que la spiritualité ? C'est avoir du temps à donner à Dieu. Ma mère n'en avait pas. Que peut-on cultiver dans l'urgence, que peut-on approfondir dans le fracas perpétuel de la vie ? Ce n'est pas un jugement que je porte, c'est de l'admiration que j'éprouve. C'est encore un courage inouï que je ne comprends toujours pas aujourd'hui, que je célèbre. Non, ce que je regrette au plus profond de moi-même, c'est cette cohérence qui lui a manqué d'aller jusqu'au bout de sa liberté, d'assumer ses convictions jusque dans ses actes, en somme de n'avoir pas su mener une révolte de démunie. Aussi ai-je envie de crier : de grâce, rendez hommage à vos morts. Si le défunt rencontre Dieu, laissez-lui au moins le mérite d'un semblant de vérité, d'une sincérité avec lui-même ! Imaginez-vous le dialogue... A moins, à moins... A moins de n'avoir rien compris. Aurais-je confondu chez elle religion et spiritualité ? Aurait-elle souhaité exprimer l'extrême degré de la foi du charbonnier, l'ultime confiance ? Ah... qui peut pénétrer le cœur de l'Homme et démonter tous les ressorts de sa vie ! Qui peut discerner avec exactitude le non du oui, ou plus difficile encore le oui qui se cache dans le non !

Aujourd'hui je ne traîne plus beaucoup d'illusions avec moi. Je ne me protège plus de convictions ni d'espérances. La colère et le ressentiment brouillent les pistes. Il en est une que je puis emprunter quand je le voudrai, c'est celle qui mène vers Dieu. Il m'attend. Je sais aussi que c'est en me tournant vers Lui que je retrouverai la paix, que c'est à Lui seul que je devrai de donner un sens à l'épreuve.

Mais comme pour mieux exister, j'éprouve encore la folle envie de me mesurer à Lui. Je n'ai pas encore le goût de me rendre. Je veux encore L'accuser et Le confondre. C'est que l'ange ne m'a pas encore terrassé.

Bigre, je ne me savais pas aussi coriace !!

Dehors, une petite araignée s'est réfugiée dans l'encoignure de ma fenêtre, devant mon bureau. Groupée sur elle-même, elle semble attendre que ça se passe. Elle a dû interrompre sa course, car il n'y a pas de toile. Et puis, on l'attend peut-être. A moins que il ou elle ne soit déjà à la recherche de l'âme sœur. C'est possible. J'admire sa patience. Elle attend des temps meilleurs. Elle reprendra ses occupations.

C'est une vertu que je pratique peu, la patience. Et puis avec l'âge, j'ai trop appris à aimer le soleil et sa force pour apprécier encore la pluie et ses contraintes. Je suis déjà las d'attendre, et il faut encore patienter. Dieu, je te Le demande, à quoi sert de rabâcher une leçon si elle n'entre pas ? Passons plutôt à quelque enseignement qui soit profitable ! J'ai encore soif d'avenir, quand Tu me contrains au passé. Araignée stupide, tu n'as pas bougé d'une patte, et tu ressasses. Je ne sais pas d'où tu viens et tu ne sembles pas savoir où tu vas.

J'aime le soleil. Je crois aux influences météorologiques. Elles ne seront jamais déterminantes car on peut les dépasser, mais je leur accorde volontiers leur part dans l'élan de chacun. Pour l'un, " dans le temps ", les hivers étaient beaucoup plus rigoureux, avec de la neige en abondance. Pour un autre, les étés étaient plus chauds. Moi, j'ai le souvenir de ces premières journées de printemps riantes de soleil, d'un air pétillant et acidulé à la fois. Du dehors on aurait dit qu'on me piquait les fesses, et du dedans

se dégageait un besoin d'activité, une énergie qui ne demandait qu'à couler. Bref dès le lever j'avais beaucoup à faire, et je joignais mon excitation à celle des jardiniers qui labouraient, qui semaient, qui échangeaient encore des blagues entre voisins. J'avais, j'ai toujours la sensation d'un bonheur palpable, parfait, suprême. Il flottait un débordement de vivant, indestructible, fort et chaleureux.

Et pourtant, pour qui connaît l'Artois et le Boulonnais, ces journées sont bien rares. Il n'empêche que dans l'album, c'est une photo devant laquelle j'aime m'arrêter. J'en suis imprégné. Pour autant que je me souvienne, tous dans la famille sacrifiaient à cette fête. Quand il me prend d'imaginer le Paradis, c'est ainsi que je le conçois. A bas les petits nuages vaporeux, les chœurs d'anges, et autres processions éternelles !

Dans ces moments fugitifs mais euphoriques, je goûtais à une autre richesse : celle d'être né dans une famille nombreuse. Je ne peux en juger que par défaut, mais d'être seul, fils unique, doit être d'un ennui ! Je n'aurais jamais pu m'y faire. Chez nous, ce n'était que bouillonnement de vie. Ma mère est demeurée jeune très longtemps. Et puis quel laboratoire humain et sociologique ! De ma place, les plus âgés se confondaient avec les galaxies lointaines. Cela tenait plus de la sensation que de la relation. Plus tard, bien plus tard, il me fut possible de relier certains épisodes de leur vie avec la perception que j'en avais. Pour les autres, un rapport de force tout fraternel réglait notre vie en famille. Une sorte de tutelle s'instaurait des plus grands envers les plus petits qui soulageait notre mère. Cela se faisait sans calcul. C'était comme ça. Pourtant le caractère de tous était marqué. Je n'en ai pas vu en changer. Nous étions issus des mêmes sources génétiques, et pourtant tous différents.

Je n'avais pas encore fait la rencontre de Dieu. Elle ne vint que bien plus tard. Mais en avais-je besoin à cette époque ? Je vivais au sein d'une communauté où rien n'était facile et pourtant, elle représentait à mes yeux d'enfant une force, elle se révélait d'une cohésion sans faille. Il ne nous

était pas tenu de discours, mais les vertus de solidarité, de courage, de travail, d'abnégation étaient vécues sous nos yeux, à tout instant. Tout allait de soi.

Je me suis ouvert en son temps auprès de mes frères et sœurs de l'irruption de Dieu dans ma vie. Certains m'ont témoigné de l'intérêt auquel je n'ai pas su répondre. D'autres ont conservé une distance que je soupçonne toutefois teintée d'interrogation. C'est que nous considérons Dieu à travers le filtre de nos blessures, une image floue pour ne pas dire pire, qu'accompagne le sempiternel reproche : "Il n'aurait pas permis ça !". Comme tout le monde, des blessures et des souffrances j'en ai eu ma part. Et pourtant ce merveilleux qu'il m'a été donné de découvrir, m'invite à croire qu'un jour je serai à nouveau enivré par le lilas, et que j'entendrai les appels de mes frères, les cris de mes sœurs, enfin leur joie à tous sous un magnifique et éternel soleil de printemps.

Cette espérance m'a un temps ébloui et bouleversé. Cette perspective de bonheur renouvelé, interminable, incalculable n'était-ce pas l'aboutissement ? La parenthèse serait enfin refermée sur l'errance, l'ignorance et la souffrance. L'enseignement du Christ a porté sur cette espérance : le ciel est promis à chacun. A chacun de prendre les moyens d'entrer dans le royaume dès maintenant.

Mais, Il n'aurait pas permis ça. C'est que Dieu est soumis à rude interprétation. Depuis le "Dieu" prononcé avec tout le respect d'une bouche en cul de poule, jusqu'au "Dje" jeté avec un mépris suspicieux, personne n'a jamais endossé un manteau aussi large. Quand en plus la religion brouille les pistes en désignant un "bon" Dieu et porte à s'interroger sur l'existence d'un mauvais dès lors que l'on ne vérifie pas cette qualité à notre égard, le discrédit, et pire, la défiance ne peuvent que pénétrer les esprits. Cette terminologie religieuse peut très vite trahir les buts qu'elle poursuit. Dieu est Dieu un point c'est tout. A chacun de découvrir sa pingrerie, ses largesses ou son amour. Chez nous, Dieu n'était lisible qu'à travers la peine, les difficultés, la misère. Il était irrémédiablement condamné au

bannissement. Quand en de très rares occasions j'ai entendu prononcer son nom, il faut bien l'avouer, c'était plutôt de la seconde façon.

Croyant désormais, mes doutes levés, ce n'est pas pour autant que j'accepte la souffrance. Mais alors, comment lire le Ciel par-delà cette souffrance, et puis de quel Dieu sommes-nous aimés ? Bon, où nous allons, nous le savons plus ou moins. Oui mon père est vivant. Il est lui-même, dans la plénitude de sa personnalité. Nos morts sont tous des vivants accomplis ou qui tendent à le devenir. C'est pour moi une certitude que j'ai puisée dans les Ecritures, dans mes lectures et dans mes rencontres. Et ne pas croire à la résurrection, comme nombre de chrétiens la mettent en doute, me paraît le summum de l'incohérence. Car enfin, à quoi bon prendre le train si nous ne savons pas à quelle gare nous descendons. Le combat qui est le nôtre sur cette terre, nous n'en mesurons pas toujours la portée ni l'importance. Et comme je ne me résous pas à l'absurdité totale, sens il doit y avoir pour éclairer la suite. J'ai cherché. Mais si un jour nous fermons une parenthèse sur notre vie terrestre pour des lendemains qui chantent, après quoi s'est-elle ouverte ? Je réfute cette sorte de génération spontanée spirituelle qui voudrait faire de tout nouveau-né vagissant dans son berceau l'héritier d'une malédiction multiséculaire.

Jésus enseignait qu'il nous faudrait renaître de l'Esprit. Un disciple l'interrompt d'une question pouvant prêter à sourire tant elle paraît touchante de naïveté :

- Seigneur, comment pourrais-je renaître, devrai-je rentrer dans le ventre de ma mère ?

Ce disciple n'était pas ridicule, il était ignorant, et je lui prête volontiers beaucoup de bon sens et d'humilité. Et puis en savons-nous beaucoup plus que lui ? En satisfaisant sa curiosité, Jésus nous indique le chemin qui sera le nôtre, il y aura libération spirituelle à notre mort terrestre. Si tout me permet de croire à cet heureux épilogue, tout me porte à penser qu'il y a incarnation spirituelle à notre naissance. Dans l'Ancien Testament, Dieu par le prophète Jérémie s'exprime

dans des termes pratiquement identiques :

- Dès avant le ventre de ta mère Je te connaissais !

Dès lors tout s'éclaire, car je ne paie pas pour quelqu'un. C'est bien moi qui me suis un jour rebellé, c'est bien moi qui ai fauté, c'est moi qui ai croqué la pomme. Je me suis donc condamné à la séparation. Cette parenthèse terrestre, cette chance qui m'est accordée, est ce temps de probation nécessaire pour rentrer dans le giron du père. La venue du Christ revêt bien l'importance capitale du rachat, Il nous montre bien le chemin, nous ne sommes plus tenus dans l'ignorance. Nous sommes d'essence éminemment spirituelle. Nous n'avons jamais cessé et nous ne cesserons jamais de l'être. Et je n'en voudrais pour preuve, que cette soif de bonheur que rien ne peut éteindre, cette quête éperdue dans laquelle nous nous égarons souvent.

Comme je suis nostalgique de ce passé perdu, comme je suis impatient du bonheur qui vient ! Cette aspiration à la plénitude de l'expression sous toutes ses formes, le don parfait de notre personne en symbiose avec notre environnement, cette réconciliation harmonieuse de chacun de nous avec nous-mêmes et avec le milieu, enfin l'amour qui seul, peut être en mesure d'assouvir l'incessant besoin de contentement de soi et des autres, voilà pour moi la définition du bonheur.

Pour tout dire, je le crois totalement inhumain. Nous ne sommes pas encore prêts à l'accueillir ou en accoucher. Et bienheureux sommes-nous quand il nous est donné d'en recevoir une toute petite tranche entre deux ennuis, entre deux soucis. A cette époque de ma vie, il m'arrive de le forcer, il s'agit toujours d'une conquête de haute lutte, surtout à travers la grisaille du moment. Je change mon regard amoureux à l'égard de ma femme, je réinvente ma paternité, ou bien encore je rafraîchis mes joies anciennes. C'est une très vieille chemise que je repasse inlassablement. Un jour... Un jour j'en changerai. C'est promis, à la première occasion...